

Ce numéro contient 24 pages

19e ANNÉE

Samedi, 10 Mars 1900

VOL. XXXV, No 10

# La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

## Sommaire

I Correspondance romaine. — II Les troubles à Montréal. — III M. Joseph-Magloire Légaré. — IV Le sanctuaire de Saint-Joseph. — V A propos du carême. La margarine au lieu du beurre. — VI Société d'une messe. — VII La transformation des idées au 18e siècle. Conférence faite à l'Université Laval de Montréal, par M. P. de Labriolle.

## CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, le 16 février 1900.

— Les pèlerinages continuent à arriver ; mais le premier pèlerinage français qui ait franchi la frontière a été brutalement arrêté, sous prétexte de mesures sanitaires. Il y a eu à Marseille des cas de petite vérole, le fait est incontestable ; mais, malgré cette situation, les navires en partaient avec patente nette, et le transit de la frontière n'avait jamais été interrompu. Quand il s'est agi d'un pèlerinage conduit par l'évêque de Marseille, le gouvernement italien a exigé, on ne sait pour quelle raison, la vaccination en masse de tous ces pèlerins, pendant que la frontière restait complètement ouverte aux autres voyageurs venant de Marseille. Les pèlerins n'ont point voulu se soumettre à ces exigences injustifiées, et le mot de la fin a été dit par l'évêque de Marseille : " Cette vaccination est une affaire d'un moment, il est vrai, mais une humiliation pour toujours".

— Le gouvernement italien a fait une fausse manœuvre. Il est bien difficile de savoir à quel sentiment il a obéi : quelles préoccupations lui ont dicté son ukase anti marseillais ; quel mobile l'a entraîné sur la pente de cette vexation aussi inutile que grotesque. On comprend parfaitement qu'il eût complètement fermé sa frontière à toutes les provenances de Marseille ; on ne comprend pas qu'il déclare implicitement, puisqu'il laisse entrer librement les autres voyageurs, que les pèlerins soient les seuls capables de propager la petite vérole.

— Hier a été reçu dans la salle des Béatifications, qui se trouve sur le vestibule de Saint-Pierre, le pèlerinage piémontais présenté au Souverain-Pontife par le cardinal Richelmy, accompagné d'un certain nombre d'évêques de cette région. Jadis le Souverain-Pontife faisait des discours et les prononçait lui-même ; puis, soit pour éviter un surcroît de fatigue, soit parce que sa voix ne pouvait arriver facilement aux derniers rangs des pèlerins qui se pressaient au pied de son trône, il les fit lire par un camérier de service. Cette fois, le Souverain-Pontife n'a point fait de discours. Entré dans la salle en *sedia gestatoria*, il s'est agenouillé devant l'autel, a récité avec les pèlerins les litanies de la Vierge ; puis, prenant l'étole, il a béni toute la foule agenouillée. Il a ensuite reçu les chefs du pèlerinage et les principaux groupes des pèlerins. Aujourd'hui, avec le même cérémonial, il recevra au même endroit le pèlerinage lombard, présidé par le cardinal Ferrari, et auquel a été joint un pèlerinage du Mans qui comprend 450 pèlerins.

— En dépit de ces réceptions, des audiences qu'il accorde aux évêques et viennent ajouter leur fatigue aux audiences régulières pour les différentes affaires de l'Eglise, le Saint-Père marche allègrement vers sa quatre-vingt-onzième année, âge rare chez les Souverains-Pontifes.

Léon XIII a déjà dépassé les années de Jean XXII, mort en 1334 à l'âge de 90 ans ; mais nous avons dans l'histoire de l'Eglise des pontifes arrivés à une vieillesse plus avancée. En 1198, Célestin III est mort à 92 ans, après un règne de plus de 6 années ; il avait été élu à l'âge de 86 ans. Et 1471, Grégoire XII rendait son âme à Dieu. Il avait alors 92 ans et en avait régné plus de 8 ayant été élu à l'âge de 84 ans. Grégoire IX avait le même âge quand il fut élu en 1277. Il régna 14 ans et demi et mourut à 98 ans, non point de maladie, mais de douleur de la défaite des Génois.

— Un pontife aurait même dépassé l'âge de cent ans. Saint Agathon, au VII<sup>e</sup> siècle, d'abord moine bénédictin du monastère de Saint-Erasme, aurait été créé Souverain-Pontife à l'âge de 103 ans et serait mort à 105 ans, après deux années de pontificat. On ne voit pas pourquoi on refuserait créance à une longévité qu'attestent tous les historiens qui se sont occupés de ce Pontife.

Comme on le voit Léon XIII est, au point de vue de l'âge, dans une situation exceptionnelle, mais qui est loin d'être unique.

— L'influenza a été légère ; et que peu de vic des maisons et Saint-Paul-ho tanément aliti pour soigner l dinaux y ont ont été alités rétablis. Le Sc n'a nullement les personnes lées de sa sant

— La questi France mais l' les Pouilles, et berti, évêque c tous les prélat somptionniste

## LES

**L**E caract de la semaine de mot.

Tout le mo espérer qu'ils points de vue.

Nous somme il n'est venu l et de ses profe élèves se sont l festations ils o

Les étudiants du digne présid sincères qu'il le Mais enfin le

— *L'influenza* a régré cette année à Rome. Heureusement elle a été légère ; et bien que s'étendant presque sur toute la ville, n'a fait que peu de victimes. Le nombre des malades était considérable et des maisons entières étaient frappées à la fois. Ainsi à l'abbaye de Saint-Paul-hors-les-murs, qui renferme 35 religieux, 29 ont été simultanément alités, ce qui a obligé à faire venir des personnes du dehors pour soigner les malades et pourvoir aux différents services. Des cardinaux y ont payé leur tribut. Les Emes Ledochowski et Steinhuber ont été alités quelques jours, mais sont maintenant complètement rétablis. Le Souverain-Pontife, par une protection spéciale de Dieu, n'a nullement eu à souffrir de cette épidémie. et, aujourd'hui encore, les personnes qui ont eu le bonheur de l'approcher étaient émerveillées de sa santé.

— La question des Assomptionnistes n'intéresse pas seulement la France mais l'Italie. A un congrès catholique tenu ce mois-ci dans les Pouilles, en présence de vingt archevêques et évêques, Mgr Lambert, évêque de Cassano all' Ionio, a fait acclamer la solidarité de tous les prélats, du clergé et des fidèles des Pouilles avec les PP. Assomptionnistes, martyrs de la Révolution.

DON ALESSANDRO.

## LES TROUBLES A MONTREAL

**L**E caractère de notre revue nous impose une grande réserve en parlant des tristes incidents dont Montréal a été le théâtre la semaine dernière. Mais il nous paraît difficile de n'en pas dire un mot.

Tout le monde les a déplorés. On en connaît la cause et il est à espérer qu'ils ne se répèteront plus : ce serait un malheur à tous les points de vue.

Nous sommes pleins de respect pour l'Université McGill et, certes, il n'est venu à la pensée de personne de mêler le nom de ses directeurs et de ses professeurs aux turbulentes manifestations, auxquelles ses élèves se sont livrés dans un moment d'effervescence. Non, ces manifestations ils ont été les premiers à les blâmer.

Les étudiants de l'Université Laval n'oublieront jamais la démarche du digne président, M. Peterson, ses sympathiques paroles, les regrets sincères qu'il leur a exprimés.

Mais enfin le mal était fait alors.

Pénétrer dans la cathédrale pour en sonner les cloches, aller dans les bureaux publics et privés pour donner des ordres, et s'attaquer même sans nulle raison à une Université sœur, ainsi que des soldats qui voudraient prendre d'assaut une forteresse, — étaient des actes inconnus jusqu'ici parmi nous, de véritables violations de domicile, contre lesquelles on avait le droit de protester au nom même de la liberté que le drapeau britannique nous garantit.

Il y a eu des protestations, en effet ; elles commençaient à prendre un caractère violent, et Dieu sait ce qui s'en serait suivi ! — car la population se mettait déjà de la partie — sans l'heureuse intervention de Mgr l'archevêque de Montréal.

Comme le disait un journal de cette ville, Monseigneur est apparu au bon moment. Lui-même s'est rendu à l'Université McGill, et a prié M. le président Peterson de l'accompagner à l'Université Laval. M. le président a répondu avec empressement aux désirs de l'archevêque ; et lorsque, quelques instants plus tard, l'un et l'autre se présentèrent devant les élèves de Laval réunis dans la grande salle des promotions, ils furent accueillis par des bravos.

M. Peterson dit combien il regrettait tout ce qui venait de se passer. Monseigneur parla aux étudiants comme à ses fils. Il leur dit son dévouement et son affection, et les supplia, pour l'amour de la paix et le bien du peuple de Montréal, de mettre fin à toute démonstration. " Vous avez été jusqu'ici sur la défensive, a dit Sa Grandeur, ne devenez pas agresseurs ".

Les élèves ont promis de suivre les conseils de leur premier pasteur, et les ont suivis en effet. Aussi bien leur conduite a-t-elle été admirée ; et c'est avec un sentiment de fierté que nous les en félicitons.

L'insulte faite au drapeau britannique, dans la soirée de vendredi, leur a été faussement attribuée. Ils ont eux-mêmes protesté énergiquement contre cette accusation.

Un tel fait, œuvre d'un individu inconnu et sans responsabilité aucune, ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête.

Qu'on songe plutôt à ce que les Canadiens-français ont fait dans le passé ; qu'on songe à ceux de nos compatriotes qui, à cette heure, se battent si noblement sur la terre d'Afrique ; cela en dit plus que tout le reste.

Que les accusations de déloyauté cessent pour jamais. Respect ici, aux droits et aux libertés de chaque citoyen. La paix est rétablie au sein du peuple ; que rien désormais ne vienne la troubler !

**C**E di  
sal  
vé

Il était âgé  
Jacques-de-  
tion en 1852  
marquées de

Ordonné  
simple et de  
collège ; puis  
Chambly, il  
a pu le sépa

Il fut prof  
des études, l  
torique, enfi  
lège. Chacun  
constant, d'u  
dence qui p  
que les résul

Le Sacré-C  
Dans les entr  
à supporter,  
placer dans l  
de son amour  
Cœur qu'il a  
tien.

La régulari  
soin minutier  
ce qui le carac  
gens. Le gran  
dotales qu'il t  
sa garde, la c  
dans le mond  
quel point soi  
nesse. Que de s  
de charme et  
lui naturellem  
phère de bon  
personne.

## M. JOSEPH-MAGLOIRE LEGARE

E digne prêtre vient de s'éteindre doucement et sans bruit, comme, du reste, il avait toujours vécu.

Il était âgé de 61 ans et 8 mois. Né en 1838 à Saint-Jacques-de-l'Achigan, il entra au collège de l'Assomption en 1852. Ses études classiques et théologiques furent marquées de succès que l'on aime encore à se rappeler.

Ordonné prêtre en 1864, sa carrière sacerdotale à la fois simple et des mieux remplies se déroula tout entière au collège ; puisque, après deux années de vicariat passées à Chambly, il revenait à cette maison dont la mort seule a pu le séparer.

Il fut professeur de rhétorique, de philosophie, préfet des études, puis nommé de nouveau à la chaire de rhétorique, enfin professeur de théologie, et supérieur du collège. Chacun de ces emplois reçut l'empreinte d'un travail constant, d'un dévouement à toute épreuve et d'une prudence qui passait quelquefois pour de la lenteur, mais que les résultats justifiaient presque toujours.

Le Sacré-Cœur de Jésus, tel était le centre de sa dévotion. Dans les entreprises difficiles, dans les épreuves qu'il eut à supporter, c'est là qu'il se réfugiait. Et l'*ex-voto* qu'il fit placer dans la chapelle du collège, atteste de la sincérité de son amour et de sa reconnaissance, envers ce divin Cœur qu'il a toujours regardé comme sa force et son soutien.

La régularité de sa vie a été remarquable ainsi que le soin minutieux qu'il prit à bien faire chaque chose. Mais ce qui le caractérisa surtout, ce fut son zèle pour les jeunes gens. Le grand nombre de vocations religieuses et sacerdotales qu'il fit germer et éclore dans les âmes confiées à sa garde, la conduite honorable et régulière que mènent dans le monde ses anciens pénitents, montrent jusqu'à quel point son œuvre à lui, était la formation de la jeunesse. Que de soins et d'industries déployés, mais aussi que de charme et de douceur dans sa direction ! On allait à lui naturellement, attirés et pénétrés par cette atmosphère de bonté, d'amabilité qui rayonnait autour de sa personne.

Est-ce cet amour des enfants qui le fit rester jeune et gai jusqu'à la dernière heure ? Quoiqu'il en soit, il ne sut jamais rien garder avec ses chers élèves, car son coffre fort, pas plus que son cœur, pour eux ne fermait à clef.

Son dévouement renouvelé tous les jours aux sources vives de la religion, s'étendit au-dehors de la maison. Que de prédications données par lui dans les différentes paroisses du diocèse ! A combien de Quarantaine-Heures n'est-il pas allé où, après avoir longuement confessé, il se faisait un devoir de chanter, avec l'organe magnifique dont la nature l'avait doué, les louanges de ce Jésus qu'il aimait tant.

*Plenus obiit annis !* Mais en écrivant de lui, la pensée se reporte d'elle-même au vieux bollandiste. " Celui-ci, après avoir fait la biographie d'un saint, voit bien que son œuvre est incomplète. Alors vient la série des faits prodigieux racontés sur sa tombe, de là un nouveau chapitre aussi long que tout l'ouvrage. C'est la "*gloria posthuma*."

Espérons que c'est celle qui attend le vénérable M. Légaré, car l'avenir mettra au jour bien des vertus et des mérites que son humilité prit soin de cacher pendant sa vie.

L'Assomption, 7 mars 1900.

## LE SANCTUAIRE DE SAINT-JOSEPH

**U**N pèlerinage est toujours une cérémonie imposante. C'est la manifestation de la foi, de la confiance et de la prière s'élevant de la foule rassemblée et faisant au ciel une douce violence.

Ceux qui se souviennent de l'éclat des fêtes qui se célébraient autrefois, pendant le mois de mars, dans le sanctuaire de Saint-Joseph, rue Cathédrale, voient avec peine qu'il est maintenant moins fréquenté, par suite de circonstances particulières.

Elevé par l'inépuisable générosité de M. Berthelet, sa dédicace excita une grande dévotion envers saint Joseph. Pendant toute l'octave de cette fête, Mgr Bourget avait

célébré la  
diction sa  
des fidèle  
le saint é  
sa parole  
saint Jos  
secours r  
était just  
nada dep  
Les dés  
pendant  
pèlerinag  
vaient qu  
Mais pe  
n'a-t-elle  
des Jésuit  
viennent  
Joseph ; n  
sanctuaire  
faire reviv  
Joseph tie  
En trav  
fois, nous  
Montréal.  
année en d  
Saint-Jose  
sera sans d  
Chacun  
d'influence  
Saint-Jose  
parents po  
et les direc  
élèves.  
A l'occas  
autorise un  
devra s'ent  
pour le jou  
Que chac  
sanctuaire  
processions

célébré la messe dans la petite chapelle. Le soir, la bénédiction solennelle du Très Saint-Sacrement y réunissait des fidèles de toutes les parties de la ville. Tous les jours, le saint évêque faisait entendre aux pèlerins assemblés sa parole ardente. Il voulait faire de ce sanctuaire dédié à saint Joseph un lieu de pèlerinage pour toute la ville. Bonsecours recevait les fidèles dévots de la sainte Vierge, il était juste que le patron de l'Eglise catholique, et du Canada depuis 1625, eût aussi ses solennités.

Les désirs de l'évêque et du pieux fondateur ont été pendant plusieurs années religieusement remplis. Les pèlerinages de Montréal, nombreux et fréquents, prouvaient qu'on avait entendu l'appel du premier pasteur.

Mais pourquoi cette dévotion, si populaire à son origine, n'a-t-elle plus aujourd'hui l'éclat d'autrefois ? Les élèves des Jésuites, et peut-être quelques autres communautés, viennent bien encore faire leur pèlerinage annuel à Saint-Joseph ; mais il semble que ce n'est plus pour la foule le sanctuaire des jours passés. Il serait facile pourtant de faire revivre les traditions anciennes. La dévotion à saint Joseph tient fortement au cœur de notre peuple.

En travaillant à faire connaître ce qu'elle était autrefois, nous entrons dans les désirs de Mgr l'archevêque de Montréal. Sa Grandeur a ouvert le mois de mars cette année en disant la sainte messe dans la petite église de Saint-Joseph. L'invitation du premier pasteur du diocèse sera sans doute favorablement accueillie.

Chacun peut apporter à cette œuvre sa part d'action et d'influence. Les visites individuelles au sanctuaire de Saint-Joseph pourraient être mises en honneur. Les parents pourraient y conduire leurs enfants, les directeurs et les directrices de maison d'éducation leurs nombreux élèves.

A l'occasion de tout pèlerinage public, Mgr l'archevêque autorise un salut solennel du Très Saint-Sacrement. On devra s'entendre avec la supérieure de la salle d'asile pour le jour et l'heure.

Que chaque école organise donc son pèlerinage, et le sanctuaire de Saint-Joseph verra encore défiler les pieuses processions d'autrefois.

er jeune et  
soit, il ne  
par son cof-  
e fermait à

aux sources  
raison. Que  
érentes pa-  
leures n'est-  
sé, il se fai-  
ifique dont  
us qu'il ai-

ii, la pensée  
" Celui-ci,  
oit bien que  
ie des faits  
ouveau cha-  
gloria pos-  
rable M. Lé-  
ertus et des  
pendant sa

EPH

ie imposante.  
la confiance  
rassemblée et

fêtes qui se  
mars, dans le  
ient avec pei-  
par suite de

Berthelet, sa  
saint Joseph.  
Bourget avait

## A PROPOS DU CAREME

### LA MARGARINE AU LIEU DU BEURRE

**N** sait dit le *Canoniste*, que la margarine ou beurre artificiel est extraite, à l'aide de procédés chimiques, de la graisse animale, surtout de la graisse de bœuf. La modicité de son prix de revient l'a fait appeler "le beurre du pauvre"; et, en effet, elle peut remplacer le beurre dans tous ses usages, comme alimentation et condiment.

Cette assimilation devait-elle s'étendre à la pratique de l'abstinence, suivant les prescriptions de la loi ecclésiastique? La margarine, provenant de la graisse animale, pouvait évidemment s'employer dans tous les cas où les récents indults autorisent l'assaisonnement à la graisse; mais on pouvait hésiter à aller plus loin, sauf autorisation. D'autre part, il y avait lieu de considérer que le beurre lui-même tire son origine de la chair, quoique d'une autre manière; que la transformation chimique a suffisamment modifié la matière première, pour que la margarine ne soit plus en réalité de la graisse animale, mais bien du beurre artificiel; enfin, qu'on l'emploie non comme graisse, mais comme beurre.

Ces raisons sont assez graves pour avoir fait pencher la balance dans le sens d'une assimilation complète, ainsi qu'il résulte de la décision de la Sacrée Congrégation de l'Inquisition, en date du 6 septembre 1899. Elle comprend cependant une certaine concession, puisque la solution est donnée *facto verbo cum SSmo*.

### SOCIÉTÉ D'UNE MESSE

Archevêché de Montréal, le 5 mars 1900.

M. l'abbé George-Stanislas Beaulieu dit Hudon, décédé le 27 du mois dernier, à Sainte-Anne-de-Lapocatière, était membre de la Société d'une messe.

Archevêché de Montréal, le 6 mars 1900.

M. l'abbé Joseph-Magloire Légaré, vicaire forain, décédé aujourd'hui au collège de l'Assomption, était membre de la Société d'une messe.

EMILE ROY, ptre, Chancelier.

LA TRA

Confé

Moi

**D**AN

« n  
les suivre et  
sur la socié  
Simon n'ava  
mort. A n  
passer pour  
n'est point  
taire. Il a vo  
XIV et il es  
nirs de sa  
se modifiât s  
agitaient la  
Quant à Vc  
dédaigneuser  
aventures tr  
que des Lett  
monde. »

Si au lie  
Simon avait  
temps, quell  
témoin trop d  
qu'il eût raco  
pas renié le  
faire le discip

## LA TRANSFORMATION DES IDEES AU 18e SIECLE

### Conférence faite à l'Université Laval de Montréal

Par M. P. de Labriolle.

Monsieur,

Mesdames, Messieurs,

**D**ANS nos précédentes études sur la Cour de Louis XIV, les « Mémoires » de Saint-Simon nous ont servi de guide. Si nous ne considérons que les dates, nous serions tentés de les suivre encore dans l'enquête que nous inaugurons aujourd'hui sur la société française au 18e siècle ; car, ne l'oublions pas, Saint-Simon n'avait que vingt-cinq ans en 1700 et c'est en 1755 qu'il est mort. A ne tenir compte que de la chronologie, il pourrait donc passer pour un homme du 18e siècle. — Mais *en fait* Saint-Simon n'est point un contemporain intellectuel de Montesquieu et de Voltaire. Il a volontairement emprisonné sa pensée dans l'époque de Louis XIV et il est resté fidèle toute sa vie aux impressions et aux souvenirs de sa jeunesse. Il ne paraît pas avoir soupçonné que le monde se modifiât autour de lui. Il parle à peine des grands écrivains qui agitaient la société ambiante. Nulle part, il ne nomme Montesquieu. Quant à Voltaire (dont il écrit le nom : Volterre), il note assez dédaigneusement, que ce fils de notaire « est devenu à travers force aventures tragiques une manière de personnage dans la République des Lettres, et même, une manière d'important dans un certain monde. »

Si au lieu de s'enfermer dans un passé qui lui était cher, Saint-Simon avait jeté un regard plus attentif et plus clairvoyant sur son temps, quelles admirables pages il nous aurait léguées ! Il a été le témoin trop distrait d'un mouvement d'idées singulièrement puissant qu'il eût raconté comme personne ! En littérature, le 18e siècle n'a pas renié le 17e : il a même prétendu le continuer et il a voulu se faire le disciple des maîtres du grand siècle. Mais, dans le domaine

des idées, une évolution s'est faite — que j'appellerais plus justement encore : une révolution. Pour des raisons que je vous expliquerai, mesdames et messieurs, l'histoire de la société française est inséparable au 18<sup>e</sup> siècle de l'histoire du mouvement intellectuel : l'une ne se comprend pas sans l'autre. Je ne sors donc pas de mon cadre, en vous présentant une esquisse de la transformation qui s'est faite au sein de cette société. Parmi les faits historiques et littéraires, j'ai choisi les plus significatifs ; et cet exposé me servira d'introduction à mon sujet principal.

## I

Vous avez gardé, je pense, de la société française sous Louis XIV une image bien nette : c'est une société disciplinée, groupée suivant une hiérarchie définie, profondément respectueuse du pouvoir royal, et, malgré quelques défaillances individuelles, soumise de cœur et d'esprit à l'Eglise catholique.

Comment donc la transition se fit-elle ? Oh ! elle fut singulièrement brusque : tous les écrits du temps en font foi. A peine le roi fut-il mort, en 1715, que le ton de la cour se modifia fâcheusement : de réglé et de décent qu'il était, il devint désordonné et libertin. Les premières années de la régence gardent dans l'histoire une réputation aussi scandaleuse que méritée.

Pour expliquer cette transformation subite, il faudrait avoir, des âmes de ce temps, une connaissance intime qui n'est plus guère possible. Mais on peut discerner tout au moins quelques causes générales. — Beaucoup estiment, d'abord, que Louis XIV fut quelque peu maladroit dans la manière dont il imposa autour de lui des réformes de conduite et de piété. Personnellement, il avait subi l'influence salutaire de Mme de Maintenon et il cherchait à réparer les mauvais exemples qu'il avait donnés dans sa jeunesse. Rien n'est plus digne d'un si grand roi que ce repentir de ses erreurs passées ; et aucun exemple n'eut été plus profitable si Louis XIV se fût contenté d'édifier ses courtisans, sans peser sur eux d'une façon trop impérative. Mais son absolutisme ne sut pas se restreindre à de justes limites. Les courtisans durent imiter le maître sous peine de se voir retrancher les faveurs dont le roi se réservait la distribution. Ainsi, tel jour à son lever, le roi déclarait bien haut qu'il verrait d'un mauvais œil ceux qui ne communieraient point à la prochaine fête. Rappelez-vous

ce que je  
vous mesu  
Parmi eux  
naturel. N  
à prendre  
n'est que  
profondém  
quelque p  
roi athée, s  
était en ch  
était liberti  
serré, le ba  
La Bruyère  
pour bien r  
sans qu'une  
Quelques  
sant. Un ce  
ces où le r  
taine des g  
déjà install  
voix, l'ordre  
dit-il. Et le  
de trouver l  
Sa Majesté,  
« furieuses,  
Remarque  
raconter, ne  
ai affirmé d  
de Louis XI  
l'honneur ;  
pées dormai  
moment don  
Mais, com  
cres étaient  
un effet fatal.

- (1) Ornement  
(2) Incrédulité

ce que je vous ai dit sur les rapports des courtisans avec le roi, et vous mesurerez l'effet qu'une parole de ce genre devait leur produire. Parmi eux, les bons n'avaient, bien entendu, qu'à rester dans leur naturel. Mais les mauvais étaient amenés, par crainte et par ambition, à prendre la marque de la piété pour plaire à Sa Majesté. Le fait n'est que trop établi. Dès 1688 La Bruyère, cet esprit si droit et si profondément religieux, a des mots bien cruels : « Un dévôt, dit-il quelque part, (et il met en note : faux dévôt) est celui qui, sous un roi athée, serait athée. » Il écrit encore : « Le courtisan, autrefois, était en chasses et en pourpoint, portait de larges canons (1) et il était libertin (2). Cela ne sied plus, ; il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévôt. » Le piquant de ce passage, c'est que La Bruyère y associe la dévotion ou l'indévotion à l'habit lui-même, pour bien montrer qu'ici et là il n'y avait pour beaucoup de courtisans qu'une affaire de mode.

Quelques années plus tard, il se produisit un incident assez amusant. Un certain nombre de dames de la cour venaient à tous les offices où le roi assistait, mais ne venaient guère qu'à ceux-là. Un capitaine des gardes, nommé Brissac, leur joua, un jour qu'elles étaient déjà installées à la chapelle, un tour de sa façon ; il donna, à haute voix, l'ordre aux gardes de se retirer, « le roi ne vient pas au salut, » dit-il. Et les dames de s'en aller. Le roi arriva et parut fort étonné de trouver les tribunes presque vides ; on lui expliqua la chose ; et Sa Majesté, ayant ri de la supercherie, se trouva désarmée ; les dames « furieuses, voulaient dévisager Brissac » (Saint-Simon).

Remarquez bien, mesdames et messieurs, que ce que je viens de raconter, ne détruit nullement, ni ne contredit ce que je vous ai affirmé dans une précédente leçon : à savoir qu'il y eut à la cour de Louis XIV un élément religieux, discipliné et sincère qui en fut l'honneur ; bien plus : que dans beaucoup d'âmes légères et dissipées dormait un fond de principes sérieux qui, se réveillant à un moment donné, suscitaient tant d'admirables conversions.

Mais, comme dans tout groupement mondain, les âmes médiocres étaient en majorité. Sur celles-là, les injonctions du roi eurent un effet fatal. Vous sentez vous-mêmes le péril. Une réforme sérieuse

(1) Ornements de dentelles qui se mettaient au-dessus du genou.

(2) Incrédule. C'est le sens ordinaire du mot "libertin" au 17<sup>e</sup> siècle.

— comme celle qui étonna le monde à la suite du concile de Trente et qui vivifia tant d'âmes catholiques vers la fin du 16<sup>e</sup> siècle—se fait, non point sous une pression extérieure, mais sous l'aiguillon de la conscience : elle vient non du dehors, mais du dedans. Ce n'est point l'appât des récompenses qui la détermine, mais bien la sollicitation de l'idéal divin, entrevu ou retrouvé à la voix de ceux qui représentent Dieu parmi nous. Voilà ce que Louis XIV comprit mal : avec les plus louables intentions il déchaîna autour de lui un défaut méprisable, qui a un nom, et qui s'appelle : l'hypocrisie. En se parant de sentiments mensongers pour des vues toutes profanes, certains courtisans entretenirent à la cour une atmosphère corruptrice, nuisible même aux meilleurs. Car, de tous les vices, il n'en est point de plus dangereux que ceux qui tendent à brouiller la notion du bien et du mal, et à faire douter de la sincérité de la vérité. *Corruptio optimi pessima !*

Le roi mort, tous ceux que sa volonté et non pas leurs principes, avaient jusqu'alors retenus, secouèrent avec joie la longue contrainte qu'ils s'étaient imposée par intérêt. Ils commencèrent à jouir de leur liberté reconquise, que ne gênait plus nulle entrave. Par malheur, le régent, qui garda le pouvoir pendant la minorité de Louis XV, était lui-même, avec un certain fond de bonté et de bonhomie, l'homme le plus léger et le plus dissolu. Il avait la sottise ambition de ressembler à son aïeul Henri IV, et, naturellement c'était les plus mauvais côtés de son modèle qu'il s'attachait à copier. Louis XIV, de son vivant, l'avait jugé d'un mot : « Mon neveu, avait-il dit, est un fanfaron de vice. » Tel était le nouveau maître sur lequel la cour allait régler sa vie. — J'ajoute que les premiers temps de la régence furent féconds en événements nuisibles à la morale publique. Le financier Law introduisit en France son système de banque que je n'entreprendrai pas de vous expliquer, et qui, après avoir créé soudainement d'immenses fortunes, aboutit bientôt à une lamentable banqueroute. A la folie d'agiotage que Law avait déchaînée succéda une désillusion profonde dont la conséquence fut, comme il arrive toujours, un certain déséquilibre de l'esprit public. — En outre, vers le même temps, le monde religieux eut à lutter contre les dernières révoltes des jansénistes qui, s'insurgeant contre les décisions de Rome, entretenirent en France une stérile agitation, dont les ennemis de la religion ne manquèrent pas de tirer parti. — Le 18<sup>e</sup> siècle s'ouvre donc par une ère de crise et de malaise qui présage dès lors une époque moralement troublée.

Il ne fa  
pensée qu'il  
les simplifi  
donc, pour  
aux divers  
jusqu'en 17  
des licences,  
meat à l'Egl  
trahir. Volt  
jeune homm  
d'esprit chez  
« qu'elle av  
dans leur id  
femme.

Voltaire é  
Bastille pour  
vexé d'un p  
de ses gens ;  
puis après bie  
raïne. — Pen  
dent, ou, s'il  
raires, c'est à  
Du reste, c  
vie. Sa maniè  
a encore une  
tuférie dans le  
critique a dé  
Dictionnaire c  
des de Fonten  
paraissent les  
Persans, Usbel  
les impressions  
France particu  
telles qu'un L  
persanes des p

## II

Il ne faudrait pas attribuer au 18<sup>e</sup> une unité de tendances et de pensée qu'il n'a jamais eue. Les faits démentent, par leur complexité, les simplifications historiques que l'on tente après coup. Il importe donc, pour être exact, de distinguer diverses périodes correspondant aux divers « moments » de l'esprit public. — La première période va jusqu'en 1743 environ. La parole et la plume y prennent déjà bien des licences, mais enfin la guerre n'est pas encore déclarée ouvertement à l'Eglise et à la royauté. L'esprit voltairien couve sans trop se trahir. Voltaire lui-même, né en 1694, n'est à cette époque qu'un jeune homme spirituel et mondain, qui aiguisé ses premiers traits d'esprit chez la fameuse Ninon de l'Enclos dont ses amis disaient « qu'elle avait toutes les qualités d'un honnête homme » — ce qui, dans leur idée, la dispensait sans doute d'avoir celles d'une honnête femme.

Voltaire écrit de petits vers ; il fait des tragédies ; il est mis à la Bastille pour avoir osé réclamer contre le chevalier de Rohan qui, vexé d'un propos de Voltaire, l'avait fait rouer de coups par quatre de ses gens ; il va se consoler durant quelques années en Angleterre, puis après bien d'autres avatars il s'installe au château de Cirey, en Lorraine. — Pendant toute cette période Voltaire se contient, il est prudent, ou, s'il se hasarde à lancer quelques opuscules un peu téméraires, c'est à condition de nier effrontément qu'il en soit l'auteur.

Du reste, ce petit jeu de cache-cache, il le pratiquera toute sa vie. Sa manière d'agir vous donne à peu près le ton de l'époque. Il y a encore une certaine timidité, ou si vous voulez, une certaine tartuferie dans les attaques qui sont dirigées contre l'ordre social. La critique a déjà percée, mais discrètement et à petit bruit, dans le *Dictionnaire* de Bayle et dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle. Bientôt elle va se faire plus audacieuse : en 1721 paraissent les fameuses *Lettres persanes*. L'auteur y suppose que 2 Persans, Usbek et Rica, viennent en Europe et racontent, par lettres, les impressions qu'ils éprouvent, à travers la civilisation occidentale, en France particulièrement. Parmi bien des observations justes et fines, telles qu'un La Bruyère aurait pu les écrire, il y a dans les *Lettres persanes* des pages d'une satire aiguë qui sentent le pamphlet ; ni le

gouvernement n'est respecté, ni la religion même : mais toutes ces attaques s'enveloppent d'un style précieux et délicat, comme aussi elles s'aiguisent d'une corruption élégante dont le public d'alors se délecte ; et l'ouvrage paraît encore plus piquant quand on apprend que celui qui l'a écrit est un grave président à mortier du Parlement de Bordeaux : Charles-Louis de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu ! Mais à considérer l'ensemble des œuvres, il y a encore, je le répète, de la discrétion dans la polémique anti-sociale et anti-religieuse pendant la première partie du 18<sup>e</sup> siècle.

Du reste, à part Voltaire et Montesquieu, les principaux acteurs du siècle ne sont pas encore parvenus à l'âge d'homme : on les ignore et ils s'ignorent eux-mêmes. — Puis le gouvernement ne manque pas de fermeté. Louis XV a su conserver jusqu'alors la grande complaisance que ses sujets lui ont témoignée à son avènement. Son premier ministre, le cardinal de Fleury, est un esprit modéré, droit et judicieux, qui connaît le secret de plaire à tout le monde. D'Argenson écrit à propos de lui dans ses mémoires en 1736 : « La France est au point de pouvoir dire : que les dieux ne m'ôtent rien, c'est tout ce que je leur demande. » — Les écarts de plume, quand ils paraissent trop violents, sont sévèrement réprimés. En 1734 le Parlement condamne les *Lettres anglaises*, de Voltaire, à être brûlées par la main du bourreau. Les hardiesses des écrivains ne rencontrent pas encore chez les hommes au pouvoir la connivence ou la complicité qu'elles trouveront plus tard. Aussi, à part de rares ouvrages, dont j'ai énuméré les principaux, on ne peut guère noter que quelques vers audacieux dans telle tragédie, quelques passages hétérodoxes dans tel livre de morale. Les grands courants ne se dessinent pas encore : seulement on voit sourdre çà et là des filets ténus de scepticisme et de libertinage, qui trahissent l'existence d'une large nappe souterraine, et qui en se réunissant de toutes parts, accrus en outre dans leur source même, vont former bientôt un irrésistible torrent.

### III

En 1743, date de la mort du cardinal de Fleury, Diderot a 30 ans ; d'Alembert 27 ans ; Voltaire 49 ans ; J.-J. Rousseau 31 ans ; Duclos 39 ans : tous les protagonistes du siècle sont des hommes faits. Leurs idées sont mûres et aussi leur talent. La grande lutte va commencer.

De 1743  
ment du re  
tre quoi e  
définir par  
de la philo

Qu'est-c

La trad  
société. U  
dans le pré  
Chacun de  
ses ancêtre  
de même, i  
gérant ter  
cieux et gl  
mettre à l  
mesure qu  
idées, de  
de sa carri  
la tradition

Les prin  
siècle, quel  
toujours ét  
catholique  
et sur les  
tout l'édific  
société, le  
tradition, c  
la personne  
messieurs,  
Louis XIV  
de ce cult  
tel individu  
monarque ;  
nue vivante  
chose que  
dévouement

Foi catho  
la philosop

De 1743 jusqu'aux environs de 1774, année qui marque l'avènement du roi Louis XVI, cette lutte se poursuivra sans relâche. Contre quoi est-elle dirigée ? contre les traditions françaises. On peut définir par ce seul mot l'objectif vers lequel ont convergé les efforts de la philosophie du 18<sup>e</sup> siècle.

Qu'est-ce donc que la tradition ?

La tradition, c'est l'ensemble des idées sur lesquelles vit une société. Un écrivain de ce siècle a dit que ce qu'il y a de plus vivant dans le présent, c'est le passé. Et en effet, « les morts nous tiennent. » Chacun de nous en arrivant au monde est relié à la longue lignée de ses ancêtres par toute une série d'aptitudes intellectuelles et morales ; de même, suivant un mot de Taine, « chaque génération n'est que la gérente temporaire et la dépositaire *responsable* d'un patrimoine précieux et glorieux qu'elle a reçu de la précédente, à charge de le transmettre à la suivante. » Sans cet apport séculaire, il faudrait qu'à mesure que l'humanité se renouvelle, elle se recréât de nouvelles idées, de nouveaux motifs d'agir, qu'elle recommençât à chaque pas de sa carrière une tâche éternellement inachevée. — Pour elle donc, la tradition est la condition même de la cohésion et du progrès.

Les principaux éléments de la tradition, pour un Français du 18<sup>e</sup> siècle, quels sont-ils ? C'est d'abord le catholicisme ; la nation française a toujours été la fille aînée de l'Eglise : sous l'ancien régime, l'empreinte catholique était marquée profondément non seulement sur les esprits et sur les cœurs, mais encore dans les institutions et dans les lois, tout l'édifice social avait pour base la religion, qui réglait l'homme, la société, le droit, le gouvernement. — L'autre élément essentiel de la tradition, c'est le culte de la Patrie rendue visible et concrète dans la personne du roi. Je vous ai vus quelquefois sourire, mesdames et messieurs, devant certains témoignages de quasi-adoration dont un Louis XIV fut l'objet : mais ne vous méprenez pas sur le caractère de ce culte. Le roi, dans la France d'autrefois, n'est pas seulement tel individu revêtu par la naissance et la volonté de Dieu du titre de monarque ; il est la France elle-même, la tradition patriotique devenue vivante et sensible ! Crier « Vive le roi ! » ; c'était la même chose que crier aujourd'hui « Vive la France ! » puisqu'aussi bien le dévouement au roi n'était que la forme normale du patriotisme.

Foi catholique et foi monarchique — voilà la double flamme que la philosophie du 18<sup>e</sup> siècle a voulu éteindre à tout prix. Etudions

maintenant sa tactique ; et précisons les points sur lesquels se porte l'assaut.

Selon la doctrine catholique, l'homme pour être vertueux a besoin d'un perpétuel effort sur soi-même. Dans leur spontanéité naturelle, ses intérêts sont mauvais et l'inclinent au mal. Il n'en triomphe que par une victoire de sa volonté aidée de la grâce divine. En un mot, plus il se dégage de la « nature », plus il gagne en moralité.

A cette doctrine, que l'observation psychologique sent si vraie, la philosophie du 18<sup>ème</sup> siècle essaie d'en substituer une autre qui tend à la déification des instincts naturels de l'homme. Au regard de J. J. Rousseau, si l'homme obéissait à la voix de la nature, au lieu de se laisser conduire par « les préjugés des sociétés humaines, » il serait meilleur et plus « vertueux ». La même doctrine apparaît chez Diderot, mais poussée à bout, et conduite à ses pires conséquences. Selon Diderot, la morale est un contre-sens ; les vertus que l'humanité chrétienne glorifie sous le nom de pudeur, de moralité, de dignité personnelle, sont des préjugés et des sottises. — Et il propose à notre édification les indigènes de l'île d'Otaïti, (3) qui, eux du moins, au témoignage du navigateur Bougainville qui venait de les visiter, ne s'embarrassaient point de « préjugés » anti-naturels. — Ainsi le sauvage, l'être primitif en qui nulle idée morale ne réfrène l'instinct, devient l'exemplaire idéal de l'humanité. « Heureux sauvages ! » voilà, dit quelque part M. le vicomte de Vogué, (4) le mot qui résume la philosophie sociale du 18<sup>ème</sup> siècle. Le 18<sup>ème</sup> siècle efface d'un trait de plume tout ce que l'homme a acquis, au cours des temps, de civilisation, de délicatesse, de perfection morale ; et il veut restituer comme seul légitime l'homme primitif, l'homme naturel, en qui la vie est une sève puissante et une force débridée. — Vous le voyez, mesdames et messieurs, cette doctrine prend juste le contre-pied de nos idées catholiques : sa triste ambition, c'est de renverser l'ancienne discipline, à laquelle pendant des siècles, s'était soumise la pensée française.

Pour être absolument logique, cette doctrine eût dû aboutir au matérialisme pur, et effectivement elle en arrive là avec le baron d'Holbach, dans le *Système de la Nature*, avec Helvétius, dans son livre

(3) Supplément au voyage de Bougainville.

(4) Heures d'Histoire, p. 101.

de l'Esprit,  
— Toutefois  
des écrivains  
religion nat  
Dieu rémun  
doctrine de  
nicaine Savo  
principaux é  
traditions, «  
qui laissent  
négligence  
Même cri  
encore il y a  
s'élève d'abo  
abus ». Il  
de toutes les  
le : parmi les  
et excellentes  
de la justice  
l'aveu d'un c  
simples délit  
crime des per  
de conseiller  
empêchent la  
la postérité  
actions dans  
leur ambition  
trop timides  
ment les im  
le joug social  
tution, poli  
dignité ne soi  
livré à la ri  
Noblesse, Cle  
phes ne se d  
originaires  
ne présentent  
la nation de m  
Non ! ils parte  
égaux » et ils

de l'*Esprit*, et avec la Mettrie, dans son ouvrage intitulé *l'Art de jouir*. — Toutefois, pour être équitable, il faut reconnaître que la majorité des écrivains du 18<sup>e</sup> siècle s'arrêtent au *déisme*, c'est-à-dire à cette religion naturelle dont les adeptes, tout en avouant l'existence d'un Dieu rémunérateur et vengeur, écartent toute Révélation. Telle est la doctrine de J. J. Rousseau dans la fameuse *Profession de foi du vicairé Savoyard*, celle de Voltaire, et même de Diderot, dans leurs principaux écrits. Encore chez ces deux derniers, y a-t-il des contradictions, des réticences, des doutes suggérés plutôt qu'exprimés, qui laissent penser que leur sentiment intime allait plus loin dans la négation brutale.

Même critique dissolvante exercée contre l'idée de Patrie. — Ici encore il y a différents degrés à marquer. La lutte du philosophisme s'élève d'abord contre les défauts de l'organisation sociale, contre les « abus ». Il s'agit d'assainir l'édifice social, de l'aérer, de le nettoyer de toutes les scories qui l'encombrent et le déparent. Reconnaissons-le : parmi les idées des novateurs quelques-unes sont justes, pratiques et excellentes à suivre. Ils ont raison de protester contre la cruauté de la justice criminelle qui torturait les prévenus pour leur arracher l'aveu d'un crime supposé, qui prodiguait la peine de mort pour de simples délits, qui, par la confiscation, ruinait les enfants pour le crime des pères ; ils ont raison de prêcher l'hygiène et la propreté, de conseiller la vaccination, de proscrire les douanes intérieures qui empêchent la libre circulation des marchandises. Sur tous ces points, la postérité ne leur a pas donné tort ; et il n'y a pas tant de bonnes actions dans leur vie pour aller leur contester celles-là. — Mais, leur ambition ne se limite pas à ces menues réformes : elles sont trop timides et trop élémentaires à leur gré. Ce n'est pas seulement les imperfections de la société qu'ils songent à corriger : c'est le joug social lui-même qu'ils prétendent secouer. Il n'est pas d'institution, politique, civile, religieuse qui ne soit attaquée, dont la dignité ne soit contestée ou niée, dont enfin le caractère ne soit livré à la risée publique. La division de la nation en trois classes Noblesse, Clergé, Tiers-Etat, subit les premiers coups : les philosophes ne se demandent pas si de pareilles distinctions n'ont pas eu originairement leur raison d'être, si dans la France du 18<sup>e</sup> siècle, elles ne présentent pas encore leurs avantages ou ne préservent point la nation de maux plus grands encore que ceux qu'elles engendrent. Non ! ils partent d'une définition abstraite : « Tous les hommes sont égaux » et ils en déduisent la nécessité d'un nivellement universel

où toutes les distinctions consacrées s'aboliront. — Ensuite la royauté elle-même est contestée dans son principe qui est l'hérédité. Là, sans doute, les critiques sont moins directes et moins brutales, car enfin, si faible que soit le gouvernement de Louis XV, il y a certains excès qu'il ne supporterait pas. Mais tout en prodiguant au souverain régnant des marques de respect profond, les philosophes minent par la base le sentiment qui fait la force de la monarchie héréditaire, à savoir le dévouement à une famille unique, qui représente la vie indéfinie du pays et qui est en quelque sorte le symbole de la perpétuité de la nation. — A toutes ces destructions partielles, ajoutez celles que je vous signalais tout à l'heure ; la société (c'est-à-dire l'agglomération des hommes, qui se soumettent, en vue de leur conservation même, aux mêmes usages et aux mêmes lois) est présentée par Rousseau, Diderot et bien d'autres comme la source de toutes les hypocrisies et de tous les mensonges ; la morale, qui règle la vie individuelle de l'homme et sa vie sociale, est supprimée au bénéfice de la « nature » et de l'instinct considérés comme seuls légitimes. — Et toutes ces prescriptions successives sont faites au nom de la raison individuelle que les philosophes érigent en divinité et qui, indifférente à la tradition, hostile à l'autorité, porte partout ses investigations insolentes et prétend supprimer tout ce qui n'est pas conforme à son propre idéal.

## IV

Ne croyez pas que la philosophie du 18<sup>e</sup> siècle se contente de détruire ; elle est aussi avide de reconstruire qu'elle est prompte à ruiner. Chaque philosophe a son plan d'ordre social et croirait faire tort à ses semblables s'il en gardait pour lui le secret. Toutes les utopies les plus fantastiques sont accueillies avec faveur et examinées avec sérieux. L'un, et c'est Rousseau, après avoir maudit la propriété, n'ose la supprimer, mais il en limite le droit en donnant à l'Etat des pouvoirs exorbitants ; l'autre, et c'est Morelly, est plus hardi : il supprime la propriété ; il transforme la famille ; il veut qu'on enlève les enfants à leurs parents dès l'âge de 5 ans et qu'on recrée la société tout entière à l'image de la cité spartiate ; un autre encore, l'abbé Mably, prêche la communauté des biens comme l'unique remède aux maux créés par l'inégalité sociale. — Mais à quoi bon passer en revue toutes ces chimères qui confinent parfois à la pure folie ? Vous saisissez le procédé : on commence par semer les ruines, puis on tente de refaire ce qu'on a détruit. Le malheur est que la reconstruction est imaginaire et que les ruines ne sont que trop réelles.

Et dans  
au sens mo  
commun d  
Faguet dai  
gressiveme  
Voyez Vol  
« L'influen  
tique, est t  
jours la F  
en veille  
monarchies  
naïvement  
suffit. C'est  
contre la pa  
à l'endroit d  
ne manque  
nom le répu  
de la France  
homme, mai  
la façon dor  
souverains  
Prusse :

Il écrit à  
madame, que  
j'étais plus j  
des frontières  
trahison. —  
du siècle, on  
indifférence,  
est la vraie p  
où celui-ci en

(5) Mot all  
ironie.

(6) Il résida

Et dans ce naufrage que devient l'idée de patrie, la patrie entendue au sens moderne, c'est-à-dire la nation elle-même, liée par un passé commun de souvenirs, de deuils et de gloires ? « Cette idée, dit M. Faguet dans la préface de ses *Etudes sur le 18e siècle*, diminue progressivement de 1700 à 1790. » Le jugement est exact à la lettre. Voyez Voltaire, le plus grand de tous : Voltaire est un cosmopolite. « L'influence de Voltaire pour le pays dont il est, écrit le même critique, est telle qu'elle a étonné même ses contemporains. C'est toujours la France amoindrie qu'il semble rêver. Ce n'est pas qu'il lui en veuille précisément ; il n'en tient pas compte. Que d'énormes monarchies, qui ne risquent pas d'être catholiques et qu'il espère naïvement « qui seront philosophes » se forment dans le monde, il lui suffit. C'est le plus remarquable cas, non de colère blasphématoire contre la patrie, ce qui serait beaucoup plus décent, mais d'indifférence à l'endroit du pays, qui se soit vu. » — Les blasphèmes contre la patrie ne manquent même pas chez Voltaire. Peut-on appeler d'un autre nom le répugnant poème qu'il publia sur une des plus pures gloires de la France, sur Jeanne d'Arc, et cela non pas par une folie de jeune homme, mais en pleine maturité, à 40 ans ? Et comment doit-on juger la façon dont il traite ses compatriotes dans les lettres adressées à des souverains étrangers. Il les définit ainsi dans une lettre au roi de Prusse :

« Ce peuple sot et volage  
 « Aussi vaillant au pillage  
 « Que lâche dans les combats. »

Il écrit à Catherine II, l'impératrice de Russie : « Daignez observer, madame, que je ne suis point Velche (5) ; je suis Suisse (6) et si j'étais plus jeune je me ferais Russe. » Parler ainsi de sa patrie hors des frontières, c'est plus qu'un manque de tact, c'est une véritable trahison. — Chez la plupart des philosophes de la seconde moitié du siècle, on rencontre, sinon les mêmes outrages, du moins la même indifférence, et la même persuasion qu'ou l'on pense comme eux, là est la vraie patrie. Ils n'aiment leur propre pays que dans la mesure où celui-ci encense leur personne et suit leurs idées.

(5) Mot allemand, synonyme de Français, que Voltaire employé par ironie.

(6) Il résidait alors à Ferney en Suisse, non loin de Genève.

Ainsi donc, lutte contre la religion catholique, lutte contre l'organisation sociale et la monarchie traditionnelle, indifférence ou mépris à l'endroit de la patrie elle-même, voilà les différentes formes qu'a prise au 18<sup>e</sup> siècle la grande polémique engagée par la philosophie contre l'idée de tradition. Et comment la pensée contemporaine juge-t-elle l'œuvre accomplie ou tentée tout au moins par elle ? « La science moderne condamne presque complètement, nous dit M. Faguet, l'œuvre et l'esprit du 18<sup>e</sup> siècle, enseigne qu'au contraire de ce qu'il a cru, la tradition est aussi essentielle à la vie d'un peuple que la racine à l'arbre, estime qu'un peuple qui, pour se développer se déracine, d'abord ne peut pas y réussir, ensuite, pour peu qu'il y tâche, se fatigue et risque de se ruiner par ce seul effort ; qu'enfin, les développements d'une nation ne peuvent s'accomplir que par mouvements continus et insensibles, et que le progrès n'est qu'une accumulation et comme une gratification de petits progrès » (7).

Si la philosophie du 18<sup>e</sup> siècle a subi une défaite devant la postérité, elle a pu se croire victorieuse dans le siècle même où elle parut. A partir de 1774 environ, année où Louis XVI monte sur le trône, elle ne rencontre plus guère de résistance, dans la haute société du moins. On se croit arrivé à l'âge d'or, au règne de la raison, au siècle des lumières. Les élèves les plus ardents de Voltaire et de Rousseau, ce sont les courtisans et les grands seigneurs plus encore que les gens de lettres. Ceux-ci peuvent se permettre toutes les hardiesses, prêcher l'égalité devant les nobles, le communisme devant les riches, ils ne rencontrent qu'applaudissements. A ce scepticisme absolu s'ajoutent toutes sortes d'illusions honnêtes. On rêve de bonté universelle, de douceur, de fraternité. Toutes les chimères sociales font fortune pourvu qu'elles flattent cet optimisme presque touchant. Il y a là un état d'esprit extrêmement curieux que j'aurai l'occasion d'analyser de plus près. C'est une période d'accalmie, où s'endorment les défiances et où s'engourdissent les énergies, en attendant le coup de tonnerre au fracas duquel la France désabusée reconnaîtra bientôt de quels mensonges elle a été la dupe et la victime !

(7) 18<sup>e</sup> siècle, p. xxviii.

Cette tra  
et par la  
doctrines pl  
a su conqu  
Est-ce con  
naux, qui  
Sur 26 mil  
le million  
leurs idées  
salons don  
légion, vo  
croire. La  
l'unique rè  
et moins in  
tion s'est fr  
donne aux  
phes. Ils sc  
rieuse, ils sa  
que cette bi  
philosophie  
serait fade.  
choquent, ta  
toutes les g  
de dîner, pe  
d'un luxe d  
mes instruit  
prompte et  
explosion, l  
on s'empêc  
graves ? Ve  
de l'existen  
ses plus étou  
bitue à leurs  
des. C'est p  
que incisie  
Voltaire rét

(8) Ancien

## V

Cette transformation des idées politiques et morales s'est faite *dans et par* la société. — Quand on étudie le mode de propagation de la doctrine philosophique, on voit que ce qui a fait sa force, c'est qu'elle a su conquérir l'opinion. Or l'opinion du 18<sup>e</sup> siècle, où réside-t-elle ? Est-ce comme aujourd'hui dans la masse de la nation, qui lit les journaux, qui connaît les idées du jour, et qui prend parti ? Non point. Sur 26 millions de Français, 25 millions alors ne lisent pas. Et parmi le million qui lit, quelques milliers seulement imposent aux autres leurs idées et fixent le ton. Il y a des centres d'opinion : ce sont les salons dont cinq ou six sont célèbres et où les badauds, qui s'appellent légion, vont chercher ce qu'ils doivent penser et ce qu'ils doivent croire. La cour au 18<sup>e</sup> siècle n'est donc plus, comme sous Louis XIV, l'unique règle de goût public : elle n'est qu'un salon comme les autres et moins important que beaucoup d'autres. Une sorte de décentralisation s'est faite au bénéfice des « bureaux d'esprits » c'est le nom qu'on donne aux salons les mieux achalandés. — Voilà où opèrent les philosophes. Ils sont gens du monde ; ils ont le verbe haut, une logique impérieuse, ils savent causer et ils savent plaire. « Dans cette fête permanente que cette brillante société se donne à elle-même, écrit M. Taine, (8) la philosophie est la pièce principale. Sans la philosophie le badinage serait fade. Elle est une sorte d'opéra supérieur où défilent et s'entrechoquent, tantôt en costume grave, tantôt sous un déguisement comique, toutes les grandes idées qui peuvent intéresser une tête pensante. Point de dîner, point de souper où elle n'ait sa place. On est à table au milieu d'un luxe délicat, parmi des femmes souriantes et parées, avec des hommes instruits et aimables, dans une société choisie où l'intelligence est prompte et le commerce est sûr. Dès le second service la verve fait explosion, les saillies éclatent, les esprits flambent ou p...llent. Peut-on s'empêcher au dessert de mettre en bons mots les choses les plus graves ? Vers le café arrive la question de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu... » — C'est dans ce milieu que Diderot lance ses plus étourdissants paradoxes : d'abord ils font scandale, puis on s'habitue à leurs hardiesses et quinze jours après ils paraîtront presque timides. C'est pour ce public que Voltaire écrit ses pamphlets en une langue incisive, alerte, faite pour l'action : si l'autorité veut les détruire, Voltaire rétracte, conteste les mots, renie les idées, et par ces tours

(8) Ancien Régime, p. 366.

de passe-passe, amuse la galerie aux dépens du gouvernement. Rousseau enfin conquiert par sa sensibilité puissante et trouble tout ce monde artificiel que ravit sa fougue de plébéien. Les femmes, surtout, après l'apparition de la *Nouvelle Héloïse*, « s'enivrent » du livre et de l'auteur ; le mot est de Rousseau lui-même dans les *Confessions*. Ce sont les femmes, en effet, qui font le succès et créent les réputations. Les philosophes ont grand souci de les conquérir, car, par elles, ils atteignent les hommes du monde, puis le reste de la nation.

D'ailleurs, ne sont-elles pas infiniment plus accessibles que les hommes à la *bonne parole* ? Diderot nous explique pourquoi : « Tandis que nous lisons dans les livres, dit-il, les femmes lisent dans le grand livre du monde. Aussi leur ignorance les dispose-t-elle à recevoir promptement la vérité quand on la leur montre. Aucune autorité ne les a subjuguées ; au lieu que la vérité trouve à l'entrée de nos crânes un Platon, un Aristote, un Epicure, un Zénon en sentinelles et armés de piques pour la repousser » (9). — La tactique des philosophes est donc souverainement habile : ils savent où tendre leurs efforts, où lancer leurs idées ; et, tombées au bon endroit, ces idées déterminent un remous dont les ondes vont s'élargissant jusqu'aux extrémités de la France et de l'Europe.

La société française a donc été au 18<sup>e</sup> siècle le centre de propagande des idées philosophiques. Toutefois ce serait simplifier à l'excès la réalité historique de ne voir en cette société que l'écho des théories de Diderot ou de Voltaire. Elle s'en est fait le véhicule par mode ou par frivolité ; mais quand on l'étudie de près on voit qu'il y eut en elle plus de légèreté ou de naïveté même, que de perversité foncière. Elle était capable de bonté, capable aussi d'attendrissement. Il y avait de la sincérité dans ce rêve de bonheur universel qu'elle a nourri si longtemps et que la tourmente révolutionnaire a balayé. Elle a eu une âme, que tous les excès de la raison raisonnante n'ont pu dessécher. J'ajoute qu'aucune société n'a plus aimé l'esprit, n'a mieux goûté la moussé légère et pétillante des idées, les vives étincelles qui éclairent sans échauffer. Elle a fait à ce point de vue l'admiration de l'Europe entière ; quiconque, en Europe au 18<sup>e</sup> siècle, aspirait à devenir homme du monde accompli, venait passer quelques années à Paris et se formait à la conversation exquise qui y rendait la vie mondaine si attrayante. Sans pallier les fautes de cette société,

(9) *Sur les Femmes*, opuscule.

l'esprit — qu  
tion à laquell

Les vrais ce  
qui s'appellent  
Ce sont eux q  
hommes de ra  
Cauchy « ils  
cœur, à perv  
devoir, et à et  
a de grand e  
tune pour le l  
dont le caract  
point nos idé  
comme le 17<sup>e</sup>  
mes représent  
Brunetière (10  
« se ressemble  
« c'est comme  
« L'un et l'a  
« voit la mieu  
« cette langue  
« gularité ang  
« ils se sont m  
« persuader ou  
« et l'autre enfi  
« émue, quelq  
« comme si le s  
« ils sont ven  
« que pour sou  
« et de Cather  
« soudre, et pou  
« Bossuet n'a ce  
« société des ho  
« ou trois fois pe  
« bataillé soixan  
« de sa réputati  
« une admirable

(8) *Etudes criti*

l'esprit — qualité superficielle et charmante — lui prête une séduction à laquelle les juges les plus sévères ne sont pas restés insensibles.

Les vrais coupables ce sont donc les ouvriers de démolition sociale qui s'appellent Diderot, Rousseau, d'Holbach, d'Alembert ou Voltaire. Ce sont eux qui ont discrédité le siècle tout entier aux yeux des hommes de raison et de foi. Suivant un mot du grand mathématicien Cauchy « ils ont employé leur talent et leur science à corrompre le cœur, à pervertir les intelligences, à détruire la notion même du devoir, et à effacer, s'il était possible, jusqu'au souvenir de ce qu'il y a de grand et de sacré parmi les hommes. » C'est une mauvaise fortune pour le 18<sup>e</sup> siècle que son nom soit lié à celui d'un écrivain, dont le caractère inspire du mépris à ceux-là même qui ne partagent point nos idées ni notre foi. Le 18<sup>e</sup> siècle est le siècle de Voltaire comme le 17<sup>e</sup> siècle est celui de Bossuet. Chacun de ces deux hommes représente et résume son époque. Ecoutez une belle page de M. Brunetière (10), elle me servira de conclusion : « Voltaire et Bossuet se ressemblent par plus d'un point : s'ils diffèrent l'un de l'autre, c'est comme le 18<sup>e</sup> siècle diffère du 17<sup>e</sup>.

« L'un et l'autre, ils ont été le plus grand nom de leur temps et la voix la mieux écoutée ; l'un et l'autre, ils ont parlé comme personne cette langue lumineuse du bon sens, également éloignée de la singularité anglaise et de la profondeur germanique ; l'un et l'autre, ils se sont moins souciés de l'art que de l'action, de charmer que de persuader ou de convaincre et de gagner les esprits à leur cause ; l'un et l'autre enfin, partout où de leur temps quelque controverse s'est émue, quelque conflit élevé, quelque grande bataille engagée, comme si le sort du combat n'eut dépendu que de leur présence, ils sont venus et ils ont vaincu. Mais l'évêque n'a pris les armes que pour soutenir, défendre et fortifier ; le courtisan de Frédéric et de Catherine II n'est entré dans la lutte que pour détruire, dissoudre, et pour achever les déroutes que d'autres avaient commencées. Bossuet n'a combattu que pour les choses qui donnent du prix à la société des hommes : religion, autorité, respect ; Voltaire, sauf deux ou trois fois peut-être, n'est intervenu que dans sa propre cause et n'a bataillé soixante ans que dans l'intérêt de sa fortune, de son succès, de sa réputation..... Au foyer de la Comédie-Française, on voit une admirable statue de Voltaire. C'est le Voltaire de Fernel, chargé

(8) *Etudes critiques*, tome I, p. 252.

« d'années, exténué par l'âge, amaigri, mais éternellement jeune par  
 « la flamme du regard et la vie du sourire. Tout son corps se porte  
 « en avant et semble provoquer la lutte. On dirait que le sculpteur  
 « l'a surpris dans son attitude familière, au moment où le « bon Suisse »  
 « va lancer contre un adversaire qu'on devine quelqu'une de ces  
 « plaisanteries mortelles qui clouent à terre un ennemi. Ses mains  
 « mêmes, longues et maigres, crispées sur les bras du fauteuil, ne  
 « semblent attendre qu'un signal pour soulever et lancer tout le corps  
 « d'une seule détente. C'est bien là le vrai Voltaire, imparfaite ébau-  
 « che de sa personne peut-être, mais portrait vivant et parlant de ses  
 « œuvres.

« Allez voir maintenant au Louvre le portrait de Bossuet, par  
 « Rigaud. Le prélat est en pied, vêtu des ornements sacerdotaux.  
 « Le visage est plein, les lignes en sont fermes et nettes ; dans les  
 « yeux et sur les lèvres un léger sourire dont la sérénité, dont la  
 « douceur étonnent : on se figurait un Bossuet plus sévère. L'attitude  
 « est d'un corps tout entier rejeté en arrière, prêt à la lutte aussi,  
 « mais à cette lutte qu'on attend de pied ferme, non pas à cette lutte  
 « qu'on provoque et qu'on défie. C'est le calme de la force qui s'est  
 « éprouvée par l'expérience et la sincérité d'une inébranlable convic-  
 « tion contre laquelle rien d'humain ne saurait prévaloir.

« Considérez-les lentement, attentivement, ce portrait et cette statue :  
 « ce ne sont pas seulement deux hommes, ce sont deux siècles de  
 « notre histoire, ce sont deux formes du génie français, ce sont aussi,  
 « grâce à la haute signification des modèles, dans le marbre de Hou-  
 « don et sur la toile de Rigaud, deux faces de l'esprit humain que  
 « l'art a fixées pour jamais ! »

PIERRE DE LABRIOLLE.